

EXPLICATION

D'UNE PIERRE GRAVÉE

REPRÉSENTANT LE DIEU MARIN ÆGÆON.

(Extrait de la *Revue archéologique*, x^e année.)

Voici ce qu'on lit dans un livre qui cache, sous la modestie de son titre, le suc et la fleur des études les plus vastes et les plus saines sur l'antiquité :

« Il reste encore, dit O. Müller dans son *Manuel d'Archéologie*, plus d'une découverte à faire parmi les démons de la mer, et l'interprétation des monuments est loin d'égaliser la finesse avec laquelle l'art antique les caractérisait. »

Il est à craindre, en effet, que nos études sur la mythologie maritime et les monuments figurés qui s'y rattachent ne laissent beaucoup à désirer. Il faut avouer aussi que ce sujet est vaste, car il tient une grande place dans le polythéisme grec, et s'agrandit encore par l'intervention des artistes qui vinrent donner une sorte de réalité et un très-vif éclat aux imaginations les plus fantastiques.

Ne l'oublions pas, ces maîtres divins sortaient, comme les poètes, d'une race insulaire et navigatrice ; car cette glorieuse terre de Grèce n'est qu'une presqu'île autour de laquelle la nature a semé quelques îlots. Peintres, sculpteurs, graveurs en pierres fines voyaient de tous côtés la mer, et une mer admirable, éclairée par le plus beau soleil ; mille récits sur les monstres que recèlent les cavernes d'Amphitrite, sur les dangers de certains détroits, sur des navigateurs audacieux sauvés ou punis par les divinités des eaux, frappaient leur esprit, tandis que le murmure lointain des vagues frappait leur oreille. C'était le fonds commun où ils puisaient leurs inspirations ; c'était dans ces superstitions grossières que leur imagination, amie du beau et de la lumière, trouvait le type d'une Scylla, d'un Glaucus ou d'une Leucothoé. Cet art, qui disposait à son gré de Neptune et de son cortège, des cinquante filles de Doris, cette *thiasse* enchanteresse, des Tritons aussi gais au milieu des flots de la mer sauvage, comme dit Eschyle, que les suivants de Bacchus parmi les pampres ; cet art, que ne pouvait-il faire et que n'a-t-il pas fait ?

Bibliothèque Maison de l'Orient



148544

J'ai déjà essayé de mettre en lumière un petit coin de cette symbolique, dans laquelle circule un souffle marin (1). Mes recherches m'ont amené à croire que, pour quiconque joint à l'amour des Muses grecques la curiosité de pénétrer dans le naturalisme artiste du premier âge, il importe de bien connaître ce genre de merveilleux, sorti, comme Vénus, du sein des ondes. — Qu'elle est riche, qu'elle est grande la poésie de la mer!

Aujourd'hui je reviens, non sans un certain plaisir, à de pareilles recherches. Je profite d'une occasion, celle que m'offre tout naturellement l'empreinte d'une fort belle pierre gravée que j'ai là sous les yeux, et qui représente un dieu de la mer. Il serait vraiment fâcheux qu'elle restât plus longtemps sans être publiée ou décrite.

Cette empreinte fait partie de la magnifique collection d'un des plus habiles successeurs des Lippert et des Tassie; elle sort des mains de Thomas Cades, le célèbre mouleur romain. Je dis ceci pour valider son origine. Je me réserve d'invoquer au besoin une autorité bien plus grave, celle de M. Émile Braun, le savant et excellent secrétaire de l'Institut archéologique, qui a dressé, avec la suprême patience d'un bénédictin, le catalogue de cette collection, qui s'élève d'une part à six mille neuf cent quatre-vingt-trois empreintes de pierres antiques (2), qu'il a disposées dans l'ordre my-



thologique et archéologique du *Manuel* d'O. Müller; et de l'autre à onze cent vingt-huit empreintes de pierres gravées modernes.

(1) *Recherches et conjectures sur le mythe de Glaucus et de Scylla; Annales de l'Institut archéologique de Rome, année 1843, t. XV, p. 144 sqq.*

(2) Ce catalogue, encore manuscrit, porte le titre suivant : *Descrizione di una collezione di n. 8121 impronte in stucco, posseduta in Roma da Tomaso Cades, incisore in gemme, cavate accuratamente dalle più celebri gemme incise co-*

Mais à quoi bon de tels détails? Il suffira aux connaisseurs de jeter un coup d'œil sur notre dessin, pour être convaincus que la pierre qu'il reproduit est une belle antique. C'est dans l'exécution, qui est large, chaleureuse, pleine d'accent, que se trouve son certificat de noblesse. Il n'y a que les graveurs de l'antiquité pour donner à une figure que cacherait une tête d'épingle la grandeur et la majesté des colosses de Phidias. Les modernes sont trop sages et trop prudents pour se permettre ce tour de force.

Cette pierre gravée, je l'ai dit, représente un dieu marin. L'artiste lui a donné la forme humaine, de la tête à la ceinture. Ici, de longues nageoires annoncent la transformation. Le reste du corps se termine par une queue de poisson qui se déploie avec une sorte de majesté sauvage. Le dieu, dont une barbe touffue couvre la large poitrine, tient la foudre de la main droite, et semble montrer le ciel de la main gauche; un trident orné de bandelettes se dresse derrière lui.

S'il est facile de reconnaître ici un dieu de la mer, il est plus difficile de lui donner un nom.

M. Émile Braun a vu Nérée dans cette figure (1). J'ai peine, je l'avoue, à admettre cette explication. Je me sens d'autant plus à mon aise pour le dire, que je suis convaincu que ce très-habile antiquaire n'attache pas la moindre importance à une opinion donnée en courant. C'est une explication de catalogue (l'on sait ce qu'elles valent généralement), et, ce qu'il faut que l'on remarque bien, une explication donnée dans un catalogue manuscrit, qui l'était du moins à l'époque où M. Braun, avec la libéralité et la bienveillance fécondes du vrai savant, m'accorda la faveur d'en prendre copie.

Le secrétaire de l'Institut archéologique de Rome, l'auteur de tant de travaux estimés, sait très-bien que, dans la science qu'il cultive avec méthode et critique, il est peu d'interprétations que l'on ne puisse combattre en toute sincérité. C'est là le côté faible de nos études; c'est aussi la source de leur progrès.

Ce qui frappe d'abord dans ce dieu marin, c'est qu'il tient la foudre. Dans quel dessein a-t-on placé l'arme de Jupiter entre les mains

nosciute che esistono nei principali musei e collez. particolari di Europa, divisa in due parti, cioè: la prima parte contiene n. 6983 impronte, tutte di gemme antiche, disposte per ordine mitologico secondo il Manuale di archeolog. del celebre O. Müller, con una collezione di scarabei ed amuleti egizii, ec., ec. La seconda parte contiene n. 1128 impronte delle migliori gemme incise dagl' incisori più distinti moderni, etc.

(1) Nereo stringente il fulmine nella destra, ed additando il cielo colla sinistra, nel campo il tridente con tenie.

d'une divinité des eaux et d'un dieu-poisson? Quelle est la signification de ce symbole? A quel dieu de la mer convient-il? Voilà ce qu'il faut chercher, et ce que nous trouverons peut-être. Pour l'instant, je demande la permission de le dire, cet attribut me démontre que le dieu représenté sur notre pierre n'est pas Nérée.

Deux traits principaux caractérisent ce personnage mystique : la vieillesse et le don de prophétie (1). Dans l'*Iliade*, il se nomme le vieillard de la mer (2); certains vases nous le montrent couronné de cheveux blancs (3). Sur ce point, et sauf quelques rares exceptions (4), l'accord est parfait entre les monuments littéraires et ceux de l'art. L'attribut de la foudre, auquel rien ne répond dans la légende de Nérée, ne serait pas figuré ici, qu'il serait encore difficile, pour ne point dire impossible, d'assimiler l'époux décrépît de Doris à ce dieu marin et presque athlétique qui figure en tête de notre Mémoire (5).

Seul parmi les divinités qui habitent au milieu des intarissables flots de l'Océan, Neptune pourrait revendiquer le droit de manier la foudre. Un vase de Chiusi (6) nous le montre tenant en main un trident,

(1) Il faut reconnaître toutefois que la faculté prophétique est vulgaire chez les dieux marins. Qui donc, plus que le matelot exposé sans cesse à de grands périls, a besoin de connaître l'avenir? Les anciens en avaient fait l'observation : Ποσειδῶν καὶ Ἀμφιτρίτη καὶ Νηρεὺς καὶ Νηρηίδες — Πολλάκις δὲ καὶ σεισμὸν καὶ ἔμπερον προφηγοῦσαν ἐσάμηνον. Artemidori *Oneirocritica*, L. II, chap. XLIII, p. 137.

(2) Ὁψόμεναι τε γέρονθ' ἄλιον. L. XVIII, 141.

(3) Gerhard, *Auserlesene griechische Vasenbild.* S. 36, taf. VIII. Phurnutus, I, 23, a remarqué judicieusement que les cheveux blancs pouvaient être une allusion à l'écume des flots. La même idée reparait sous une forme plus gracieuse, dans la néréide *Kumopolia*.

(4) Sur un vase du musée de Naples (*Mon. inéd. de l'Inst. arch.*, pl. XXXVII), on voit, il est vrai, un dieu marin pisciforme, auquel l'interprète de ce vase a donné le nom de Nérée, bien que ce personnage soit dans la force de l'âge. Cf. *Ann. de l'Inst. archéol.*, 1832, p. 99.

(5) Je ne puis partager l'opinion de M. Gerhard, qui suppose que le dieu marin armé de la foudre, qui se voit sur le beau sarcophage du palais Corsini, à Rome, peut être Nérée, et que s'il tient en main l'attribut de Jupiter, c'est uniquement pour marquer sa supériorité sur les divinités marines dont il est entouré (Voy. *Beschreibung der stadl. Rom.* III, 3, S. 607). En effet, l'éminent antiquaire a reconnu lui-même combien il était difficile de trouver une explication satisfaisante de ce bas-relief, où les divinités de la mer se présentent avec les attributs les plus insolites, tels que le casque, le glaive, l'arc et le carquois. Cette composition est conçue dans le système particulier aux sarcophages, monuments où le caprice et la fantaisie parlent bien plus haut que la mythologie. Si donc M. Gerhard suppose qu'il n'est pas impossible de reconnaître ici Nérée et Doris, je n'entrevois pas non plus de raison bien convaincante pour m'empêcher d'y voir à mon tour Égæon et la néréide *Cymopolia*; car nous sommes dans le domaine des conjectures hasardées.

(6) Panofka, *Archäologische Zeit.* 1851, n° 27, taf. XXVII; Cf. Winckelm., *Monum. inéd.*, tavol. 3. I; et Gerhard, *Prodröm. mytholog.*, 5, not. 21.

et armé du dard vigilant de son frère. Mais si Poseidon paraît sur ce vase avec le tonnerre dans ses mains, c'est en compagnie du Jupiter céleste et du Jupiter souterrain, également armés de la foudre. C'est, comme on l'a dit, une inspiration hiératique, un souvenir du triple Jupiter de Larisse. Cet exemple ne pourrait donc point nous autoriser à croire que nous avons Neptune sous les yeux.

Je suppose maintenant qu'une critique large, élastique, un peu flottante, vienne soutenir que, Neptune se confondant avec Jupiter, un échange d'attributs peut s'opérer entre eux : je répondrai que les artistes ne s'élevaient que rarement jusqu'aux cimes brumeuses de la théologie synchrétique, surtout à l'époque du plein épanouissement de l'art grec.

Mais une autre objection pleine de force vient combattre cette hypothèse. Elle se tire de ce sentiment exquis des convenances naturelles, par où brillent surtout les œuvres grecques. On ne voit point ces maîtres habiles faire descendre les grandes individualités de la mythologie, Jupiter, Neptune, Pluton, au-dessous de la forme humaine; ils ne se permettent l'association de la nature animale à la nature humaine, cette débauche de l'esprit plastique, qui est l'écho si l'on veut d'une symbolique primitive et grossière, que dans les créations hybrides des Scylla, des Harpies, des Sirènes, des Centaures, etc. (1). Triton et quelques divinités marines de bas étage font seuls exception à cette loi préconisée par un art délicat. Il suffit d'être tant soit peu familiarisé avec les monuments pour être convaincu de la justesse de cette observation. M. Braun, qui les connaît si bien, a déjà remarqué qu'il n'avait point encore rencontré de Neptune pisciforme (2); et un autre antiquaire, dont tout le monde admire la science, fait à peu près le même aveu (3).

Je le répète, ce n'est point l'image de Neptune que nous avons sous les yeux.

Nérée et Poseidon écartés, quel serait celui, parmi les dieux marins du second ordre, auquel reviendrait l'honneur insigne de porter la foudre? Je n'en connais qu'un seul, et c'est Ægæon.

Ce nom se trouve au début de l'*Iliade*. Homère dépeint Ægæon quittant, sous la conduite de Thétis, les plaines azurées de la mer

(1) Nous rappellerons ici les excellentes observations de M. Raoul Rochette, *Cours d'archéologie*, 1828, p. 174.

(2) « Nessun esempio m'è noto di Nettuno talmente foggiato. » *Annal. archeolog.*, 1841, p. 97.

(3) M. Gerhard, *Auserles., Vasenbild.* S. 35.

pour les brillants sommets de l'Olympe. Ægæon vient pour y défendre Jupiter, que Junon, Neptune et Minerve veulent détrôner. Il vient lui prêter le secours de ses cent mains ; car il est un des trois Hécatonchires. Si les hommes le connaissent sous le nom d'Ægæon, les dieux, qui savent que sa force est prodigieuse, lui donnent le nom de Briarée (1).

Voyons le récit d'Hésiode. Ægæon-Briarée est fils du Ciel et de la Terre, et frère de Cotus et de Gygès, triade qui correspond à une autre triade fraternelle, aux trois Cyclopes, issus aussi, comme les Hécatonchires, d'Uranus et de la Terre, et dont la savante industrie arma Jupiter de la foudre (2).

Ainsi deux croyances opposées sur l'origine d'Ægæon se manifestent à l'aurore de la poésie grecque : l'une, qui ressort des vers d'Homère (3), reconnaît dans Ægæon un fils de la Terre et de Neptune ; l'autre, qui a pris place dans les généalogies cosmogoniques d'Hésiode, fait d'Ægæon un des enfants de la Terre et d'Uranus.

L'un de ces deux points de vue semble s'être prolongé à travers les siècles.

L'auteur d'un poème sur la guerre des Titans, Eumélus (4), qui vivait environ 735 ans avant l'ère chrétienne, paraît s'être attaché à la tradition homérique; car il donne pour père à Ægæon, Pontus, l'onde amère, notion qui reparait chez un poète d'une époque postérieure, chez Ion, auteur de dithyrambes et de tragédies. Ion, reprenant à nouveau la légende mise en œuvre par Homère, célèbre Ægæon, le fils de Thalassa (l'onde salée), abandonnant la mer mugissante pour suivre Thétis (5).

Voulez-vous suivre le prolongement de cette idée mythologique ? vous verrez Ægæon-Briarée descendre peu à peu jusqu'au dernier échelon. L'appui, le défenseur, le sauveur du maître des dieux paraît avoir sensiblement décliné dans l'esprit des grammairiens et des scholiastes, et, qui pis est, dans l'imagination des poètes de la moderne antiquité. Ce n'est plus alors qu'un dieu marin vulgaire, et même un des monstres de la mer, θάλασσιον θηρίον (6). Ovide ne le traite

(1) *Iliad.*, I, 402 et 405.

(2) *Theog.*, 139 sqq.

(3) Cf. Eusthat., *ad Homeri Il.*, p. 122, 20.

(4) *Ap. schol. ad Apollon. Rhod., Arg.*, I, 1165.

(5) *Ibid.*, *loc. cit.*

(6) *Ibid.*, *loc. cit.* Cf. *schol. ad Hom. Il.*, A, 399.

guère avec plus d'indulgence. Il décrit Ægæon saisissant les baleines de ses bras nerveux :

Balanarumque prementem
Ægæona suis immania terga lacertis (1).

Le point de vue symbolique et cosmique d'Hésiode se perd après lui. Je ne puis dire qu'il existe dans Apollodore, qui s'est borné uniquement à copier Hésiode (2). Le caractère titanique d'Ægæon-Briarée, et même son caractère marin, disparaissent dans certains récits, bien que son nom y figure en première ligne. Callimaque nous dépeint Briarée étendu sous la Sicile, qu'il fait trembler au moindre mouvement (3). On devine que ce Briarée de Callimaque n'est pas le véritable, celui d'Homère, et que tout simplement le poète alexandrin a donné ce nom de Briarée au Typhon d'Eschyle. Il en est de même de ce cyclope Ægæon, père d'Ætna et de Sicanus, dont parle Démétrius de Callatia (4); celui-là, certes, n'est pas de la famille des Hécatonchires. Quant à cet Ægæon qui fut *noyé* par Neptune, selon Tarreus (5), on a le droit de douter qu'il soit fils de Pontus et de Thalassa. Ceci a une forte senteur d'évhémérisme; l'exemple le plus curieux en ce genre est celui que nous fournit Arrien, cité par Eustathe. « Ægæon, dit-il, est fils de la Terre et du Ciel; et, vainqueur sur mer (on ne nous apprend point dans quel combat), il se servit de l'île d'Eubée comme d'une place de guerre d'où il faisait des sorties, ce qui lui donna la facilité de soumettre les Cyclades (6). »

Nous prions nos lecteurs de remarquer comme la veine inventive et poétique se dessèche et s'amincit, à mesure que nous avançons dans les siècles, comme le mythe devient aride et plat. Quelle distance entre l'Ægæon d'Homère et celui d'Arrien! C'est que le réalisme est désormais entré dans la mythologie, et qu'il l'a domptée.

La légende d'Ægæon-Briarée ne pouvait échapper à l'exégèse des modernes. Déjà les anciens avaient voulu pénétrer le sens caché

(1) *Metam.*, II, v. 9.

(2) I, 1.

(3) *Hymn. in Del.*, v. 141-3.

(4) *Ap. schol. Theocr.*, I, 65.

(5) *Ap. schol. ad Apollon. Rhod., Arg.*, loc. cit.

(6) Je citerai textuellement ce passage, car il est curieux : Φησὶ γὰρ ἡ τοῦ Ἀρρίωνοῦ ἱστορία ὅτι Βριάρεως, Γῆς καὶ Οὐρανοῦ παῖς, θαλαττοκρατήσας ὀρμητηρίῳ ἐχρήσατο τῆς Εὐβοίας τῆς νήσου, κάκειθεν ὀρμώμενος κατεστρέψατο τὰς Κυκλάδας, ὅς καὶ Αἰγύτων ἀνόμασται ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων.

de cette fable. Lydus (1), ainsi qu'Eustathe (2), nous a laissé quelques traces de ces interprétations. Briarée, disait-on, représente l'hiver. Ces nombreuses mains — il s'agit d'un Hécatonchire — ces nombreuses mains indiquent que, dans cette saison, le principe humide se manifeste de toutes parts. La lutte contre Jupiter (3) (en sa qualité de Titan), c'est la lutte de l'hiver contre le Soleil, et son alliance avec ce dieu exprime le mélange du chaud et de l'humide (4).

Disons que M. Creuzer s'est fait simplement l'écho de cette théorie (5). Passons rapidement sur une foule de petites interprétations plus ou moins hasardées, bien qu'on puisse y rattacher quelques noms très-respectables. Laissons de côté Heyne, Zoega, Buttmann, Kanne, Hermann, Schwenck, parmi lesquels il en est qui prennent Ægæon pour la haute mer, et d'autres pour la grêle. J'ai hâte d'arriver au moment où l'exégèse de ce mythe s'agrandit, se fonde, et prend un caractère vraiment philosophique, philologique et réfléchi.

Je dois supposer que tous mes lecteurs connaissent le livre de M. Welcker sur la célèbre trilogie d'Æschyle (6). Or, dans ce livre, et tout à côté d'une dissertation où l'illustre critique fait jaillir quelques lueurs dans la ténébreuse question des Cabires, on trouve une dissertation plus courte, mais non moins intéressante, dont voici le titre : *Jupiter et Briarée-Ægæon*.

Selon M. Welcker, l'alliance du dieu et de l'Hécatonchire signifie tout simplement qu'en l'absence des nuées qui s'élèvent de la mer, Jupiter n'aurait pu lancer sa foudre. Ce serait une manière homérique de dire qu'il ne peut pas tonner quand il fait trop sec. On va voir qu'Hésiode se place dans un ordre d'idées analogues. En effet, lorsque le poète panthéiste ne fait qu'une famille des Cyclopes et des Hécatonchires, il veut peindre à sa façon la formation des orages. Sous

(1) *De Mensibus*, IV, 3.

(2) Eustath. *ad Il.*, p. 122, 30.

(3) Servius (*ad Virgil. Æn.*, VI, 287) nous apprend que quelques mythologues, loin d'admettre l'alliance de Briarée avec Jupiter, croyaient au contraire que le centimane avait pris parti contre le nouveau roi de l'Olympe, lequel l'aurait foudroyé et précipité dans les enfers. On reconnaît ici, comme dans Lydus, la vieille légende de Typhon mise en contact avec celle d'Ægæon-Briarée.

(4) Καὶ σύμμαχος αὐτοῦ γίνεται διὰ τὸ τὴν ὑγρῶν οὐσιῶν σύμμαχον εἶναι τῆ θερμῆ. Lyd., *loc. cit.*

(5) *Symbol. und Mythol.* II, S. 329.

(6) *Die Æschylische Trilogie Prometheus und die kabirenweihe zu Lemnos nebst Winken über die Trilogie des Æschylus überhaupt.* Darmstad, 1824.

les replis transparents de la légende cosmogonique, on entrevoit le feu céleste, que Brontes (le tonnerre), Steropes (l'éclair), et Arges (la rapidité de la foudre) (1), personnifient, et nous montrent s'associant à l'élément humide, représenté par Cotus, Gyges et Briarée-Ægæon (2). Ainsi le fond de la pensée antique, cette vue intelligente, quoique superficielle et indécise, jetée sur la nature, et grossièrement sentie par Lydus et les autres mythologues, se trouve parfaitement saisie et indiquée chez M. Welcker.

Avec non moins de sagacité, l'habile critique a reconnu le lien secret qui unit le mythe d'Ægæon au mythe de l'Égide.

En effet, qu'est-ce donc qu'Ægæon et l'Égide? Deux manières diverses d'exprimer l'orage. Αἰγαίων et αἰγίς n'ont qu'une seule et même racine αἰσσω, verbe qui exprime le mouvement (3). Or, l'orage et la tempête, c'est le mouvement dans l'air et dans les eaux (4). Prenez l'un après l'autre différents mots qui sortent de ce radical, vous trouverez toujours la même idée : αἰξ (5) signifie un vent impétueux, αἶγες les vagues irritées (6), αἰγιῶδες les ouragans furieux (7), toutes acceptions qui rentrent dans l'idée générale de l'Égide αἰγίς (8), cette peau de chèvre (αἰξ) qui n'est autre que le hiéroglyphe de Jupiter Ægiochus, le Jupiter des tempêtes (9).

Je me fais, mais à ma manière, l'organe de M. Welcker, et je cherche à dégager ce que j'appellerai sa découverte, indiquée (parce

(1) Βρόντης, Στερόπη, Ἀργής. Æschyl., *Trilog.*, s. 127.

(2) M. Welcker a rapproché l'Hécatonchire Gyges du roi de Lydie du même nom, et de l'Ogyges de la Béotie et de l'Attique, qui, l'un par son déluge, l'autre par son lac, ne sont rien de plus que des personnifications historico-mythologiques.

(3) Τὸ δὲ αἰγίς, παρὰ τὸ αἰσσω τὸ ὄρμω. Etym. M. verb. Αἰγίς. On lit dans Eustathe : Καίριον δ' ἐπ' ἀνέμων τὸ ἀνήξαν, εἶγε τὸ αἰσσω, ἐξ οὗ τὸ ἀναίσσω, ἐκ τοῦ αἰω τὸ πνέω γίνεται, ἀφ' οὗ καὶ ὁ ἀνεμος. P. 1296, 21.

(4) Weil αἰξ, ἀική, κατὰ αἰξ, αἰγίς, nicht vom Stoff, sondern von der Bewegung und Erscheinung hergenommen Æschyl. *Tril.* S. 153.

(5) Ἀνέμων αἰκίς, Apoll. Rhod., 4, 820.

(6) Αἶγες τὰ μέγιστα κύματα ἐν τῇ συνηθείᾳ, καὶ ἐπαιγίζω ἐπὶ τοῦ σφόδρος πνέω, τοῦ ἀστερος τῆς αἶγως λαμπρότος σφόδρῳ πνέουσι ἀνεμοί. etc., etc., Suidas, *sub v.*

(7) Αἰγιῶδες, καταιγιῶδες, οἱ ἀνεμοί. Etymol. M. *loc. cit.* Lydus au contraire entend à peu près par αἰγιῶδες les carreaux de la foudre. Αἰγιῶδες γὰρ μὴν λέγονται οἱ ἐν συστρόφῃ πυρὸς φερόμενοι. *De Ostentis.* 44.

(8) Il est impossible de ne pas remarquer la relation de ces mots αἰξ, αἶγες, αἰγίς, αἰγιῶδες; il y a là une sorte d'allitération, et une concordance dans les sons fondée sur l'onomatopée; car le son sifflant qui fait la base du radical rappelle le bruit du vent et le murmure des vagues.

(9) Αἰγίς ὁ ἀνεμος. Etym. *Guid. sub v.* Αἰγίόχοιο. M. Welcker aurait pu ajouter que, dans un autre ordre d'idées, le loup, λύκος, était le hiéroglyphe du Jupiter Lycæus ou lumineux.

qu'il est bien riche en ce genre) si négligemment qu'il faut y regarder d'assez près pour ne pas passer à côté.

Si M. Welcker nous a montré l'idée première d'Ægæon, s'il nous a fait toucher du doigt l'armature, le noyau de la statue, s'il en a très-bien indiqué ce que je me permettrai de nommer le côté officiel, il me semble qu'il en a laissé complètement dans l'ombre le côté populaire, le côté fantastique et grossier, celui qui est plus profondément marqué par toutes les terreurs de la superstition, toutes les hallucinations qu'enfante la crainte, et le plus important peut-être. Cette face d'Ægæon qui ne se laisse entrevoir chez les poètes que sous les formes adoucies de l'euphémisme, sous ces apparences pures et radieuses qui enveloppent tout en Grèce, même le rêve de la populace (1), ne serait-ce pas celle qui se reproduit dans certains récits des temps postérieurs, où l'on range ce Titan parmi les monstres de la mer? Serait-ce une erreur de croire que le fils des flots irrités (2), l'époux de la vague blanchissante (3), fût aussi considéré comme le mauvais génie de la mer Ægée, mer dangereuse, célebre dans toute l'antiquité par ses nombreux naufrages? Ægæon était le démon des tempêtes sur ces plages humides bouleversées par les αἰγίδες; c'était l'Adamastor de ces parages classiques et dangereux (4).

(1) Le livre d'Artémidore sur l'interprétation des songes contient un petit chapitre où les divinités de la mer sont dépeintes comme les plus trompeuses de toutes: Προτύς δὲ καὶ Γλαῦκος, καὶ Φάρυκος, καὶ οἱ περὶ τούτους δαίμονες, δόλους καὶ ἀπάτας σημαίνουσι διὰ τὸ εὐμετάβολον τῆς ὄψεως. *Oneirocrit.* II, cap. XLIII, p. 137.

(2) Suivant Homère, Ægæon est fils de Neptune (*Il.* I, 402; Cf. Eustathe, 124, 31). Selon Hésiode (*Theog.*, 815), il n'est que son gendre. Il est clair que ce père et ce beau-père représentaient dans l'idée antique un aspect particulier de la mer, la mer sombre, agitée, houleuse; ce qui se traduit dans le langage des Grecs par le Neptune-Ægæon; voilà tout le secret de cette parenté. Cf. Hezych. *sub v.* Tzetes *ad Lycophr.* 135.

(3) La crééide *Kymopolia* (la blancheur de l'écume) est la digne sœur de la nééréide *Glauké*, qui personnifiait la couleur de la mer lorsqu'elle est peu profonde et repose sur un fond de sable blanc. Voy. *Mythe de Glaucus et de Scylla*, *Annal. de l'Inst. archéol.*, t. XV, p. 174.

(4) Semée de récifs et d'écueils, resserrée dans une foule de détroits, agitée par les vents du nord (les vents étésiens) qui soufflaient régulièrement tout l'été, plus profondément agitée encore au lever de la constellation de la Chèvre, dont l'apparition était toujours le signal des tempêtes, la mer Ægée passait dans l'antiquité pour la plus redoutable de toutes les mers connues. C'était surtout dans le voisinage de l'Eubée, comme nous l'apprend Philostrate (*Vit. Apollon.*, IV, 15), qu'elle se montrait plus orageuse, et c'est justement la raison pour laquelle Homère fait choix de cette île pour placer le culte du Neptune-Ægæon, c'est-à-dire du dieu des vagues irritées (voy. Eustathe, p. 708, 30, mais surtout l'excellent article de M. Preller sur Neptune, dans l'*Encyclopædie Pauly*). On remarquera que c'est de l'Eubée que

Représentez-vous un nautonier perdu par un gros temps au milieu des Cyclades ; autour de lui, une mer écumante creuse de profonds ravins ; à l'horizon, elle semble se confondre avec des montagnes de nuages sillonnés par les éclairs. Qu'il soit assez heureux pour échapper à la mort, il dira au retour qu'il a vu Ægæon (1) !

Revenons maintenant à notre pierre gravée.

Pour expliquer ce monument, l'exposition du mythe d'Ægæon devenait d'une nécessité absolue ; et si le lecteur trouve la digression un peu longue, du moins il saura bien quels sont les motifs qui nous font incliner à croire que c'est l'image d'Ægæon-Briarée que nous avons sous les yeux.

Considéré dans le détail comme dans l'ensemble, rien dans ce monument ne s'oppose à notre interprétation. Le symbole de la foudre, le bras levé vers le ciel, peuvent indiquer qu'Ægæon y a combattu pour le nouveau tyran de l'Olympe. Le trident, et cette queue ondoyante et puissante, vraie queue de monstre (2), qui, d'un seul coup, peut faire sombrer une galère, nous ramènent à l'empire de Neptune. Ici le double aspect du mythe est reproduit avec délicatesse et précision.

Qui nous défend de croire qu'à une époque où l'art était en pleine floraison, un graveur en pierres fines ne se soit épris de cette légende ? Car elle est belle et nationale, car elle tient sa place dans le rituel homérique, en même temps qu'elle condense, sous une forme saisissable à l'esprit, les terreurs et les cauchemars du marin. Ne voyez-vous pas qu'elle autorise grandement l'association des formes humaines à la nature animale ? Avec quel plaisir la pointe et le burin vont unir d'un lien indissoluble le torse d'un Jupiter aux replis luisants d'un serpent marin ! Allons, l'occasion est bonne, l'artiste

sort cet Ægæon noyé par Neptune, dont nous avons parlé plus haut, et l'Ægæon d'Arrien, ce grand vainqueur des Cyclades. Quelle singulière transformation !

(1) Rien de plus ordinaire que cette scène dans la vie du marin ; mais que le génie de la muse tragique s'en empare, et vous aurez alors cette magnifique peinture d'une tempête, par laquelle se termine le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle : *Ἐνυττα-τάραξται δ' αἰθήρ πόντω*, l'air et la mer se confondent, v. 1088. Si c'est au contraire l'esprit de la vieille légende, vous vous trouvez en face d'une personnification de la tempête sur les flots, de l'ouragan balayant l'écume des vagues, tandis que la foudre éclate sur le vaste sein de la mer ; en un mot, vous avez le type d'Ægæon.

(2) Remarquons que cette demi-lune qui termine la queue de poisson de notre dieu marin était une forme consacrée. Apollonius de Rhodes (*Arg.* 1597-1617), qui dépeint un dieu de la mer apparaissant aux Argonautes, lesquels l'invoquent sous les noms de Triton, de Phorcus et de Nérée, et même d'un monstre marin, *ἄλιον πέρας*, signale ce détail curieux, mais qui n'est, en définitive, qu'on emprunt fait à la nature, selon la remarque judicieuse du scholiaste d'Apollonius, *loc. cit.*

plein d'ardeur se met à l'œuvre, une image gravée avec chaleur sort de ses mains expérimentées, la nôtre peut-être, notre Ægæon!

Voulez-vous une autre hypothèse? Elle n'est pas moins probable. Notre pierre n'est peut-être qu'une copie d'un original grandiose. Pourquoi ne verrions-nous pas ici la reproduction d'une statue de maître? Le haut goût, l'élan, la fierté, la grande tournure, tout ce qui caractérise le talent du patient et puissant Scopas (1), ce Phidias des dieux de la mer, tout cela se retrouve, sans être beaucoup affaibli par des proportions microscopiques, dans cette figure qui peut-être a orné la main de quelque riche *ναυκράτης*, ou patron de vaisseau.

Je souhaite que mon interprétation ne paraisse point trop hardie, et soit adoptée; car on va voir qu'il y a disette d'Ægæons dans le domaine des monuments figurés.

L'Ægæon que M. Millingen avait rencontré dans la numismatique de Cumès (2) en a été chassé par le savant Anglais lui-même; il a annoncé plus tard qu'il fallait voir ici Glaucus ou Triton, divinité marine en haute vénération chez les Grecs des colonies italiques. Honneur à M. Millingen, qui, avec une modestie et une bonne foi trop rares chez les savants, confesse qu'il s'est trompé (3)!

Le Briarée-Ægæon du docte Anglais s'étant évanoui, je n'en vois plus qu'un seul: c'est celui de MM. Lenormant et de Witte.

Tous les archéologues connaissent une bague en or, publiée par M. Micali. Cette bague de style étrusque, ou plutôt oriental, représente une figure virile, barbue, dont la partie inférieure se termine par une queue de poisson, de laquelle semblent sortir une tête de lion, une autre de cheval, une troisième de serpent (4).

Grâce à cette figure, ces deux habiles mythologues ont ouvert aux

(1) Pourquoi en effet cette figure ne serait-elle point empruntée à ce groupe de Scopas qui ornait, du temps de Pline (xxxvi, 5.), le temple de Cn. Domitius, au cirque Flaminius; groupe qui représentait Neptune, Thétis, Achille, les néréides assises sur des dauphins, des cétacés, des chevaux marins, des tritons, le cortège de Phorcus, et beaucoup d'autres figures marines, *ac multa alia marina*? Pourquoi notre Ægæon ne ferait-il pas partie de ces autres divinités marines? Ce groupe immense, tout entier d'une même main, et qui serait encore admirable, ajoute Pline, quand bien même l'artiste y aurait consacré sa vie tout entière; ce groupe, par son suprême mérite, par sa célébrité universelle, conviait les copistes, et on devait en trouver mille reproductions partielles en Grèce ou en Italie.

(2) *Médailles grecques inédites*. p. 5.

(3) *Sylloge of ancient uned. coins of Greek cities and kings*, p. 13.

(4) Ce monument trouvé à Chiusi, et dans lequel M. Micali reconnaît une Chimère, a été publié par lui, *Storia degli ant. pop. ital.*, tav. XLVI, 19. M. le duc de Luynes est aujourd'hui le possesseur de cette bague.

lecteurs de la *Nouvelle Galerie mythologique* (1), des perspectives infinies (2). Elle prouve qu'Ægæon est la forme mâle de plusieurs autres monstres femelles, tels qu'Ægis, la Chimère et même la Gorgone ; elle sert à prouver qu'Ægæon est fils de la Chèvre, c'est-à-dire de la Terre, car la terre a pour symbole la chèvre, dont la peau devient l'Égide. Voici ce qui couronne cette brillante théorie :

« L'Égide, c'est l'attribut essentiel de l'être puissant qui occupe le centre de l'univers ; cet être, dont les commotions font les tremblements de terre, dont la bouche vomit les flammes, qui, du fond de l'abîme, soulève les flots de la mer, quand il se produit sous sa forme la plus terrible, est Typhon, Briarée, Ægæon, ou tout autre géant. Tout ce qui dans la nature est action de la flamme, souffle destructeur, appartient à cet être central. »

Avouons que l'interprétation de M. Welcker est bien mesquine en comparaison de cette exégèse encyclopédique ; c'est pour cela sans doute que les deux savants auteurs ne l'ont pas cité.

Il y a cependant un point qui m'embarrasse : je voudrais savoir si la bague de M. Micali représente Ægæon. La démonstration des deux habiles antiquaires ne me paraît pas convaincante, bien que je sois tout prêt à m'incliner devant leur autorité.

Ainsi j'insinuerai modestement qu'il serait très-possible que la figure, représentée sur cette bague, n'eût point en réalité de signification mythologique, ce qui serait malheureux. Elle appartient à cet art étrusque dont personne n'ignore les fantaisies grotesques, les superpositions bizarres, les prédilections monstrueuses, toutes choses dans lesquelles il se montre le copiste ou le descendant de l'art asiatique (3). Par exemple, M. Gerhard parle d'un bijou étrusque représentant une espèce de Chimère, mais où la tête de la chèvre est remplacée par celle d'un âne (4). Que fera-t-on, je le demande, de ce baudet ? Dans quel mythe le placer ?

Je commence à être fort inquiet sur la parenté d'Ægæon avec

(1) P. 31.

(2) Cf. J. de Witte. *Étude du mythe de Geryon*, p. 72. Paris, 1841.

(3) Nous sommes forcé de l'avouer, mais O. Müller range très-catégoriquement la bague publiée par M. Micali parmi les fantaisies de l'ornementation, ces sortes d'arabesques humaines, *arabesken artigen figuren*, où se retrouvent toutes les tendances vers le monstrueux et l'impossible, qui distinguent l'art de la Babylonie et de la Phénicie (*Handbuch der archeolog*, 55, 75). Ajoutons que M. Welcker paraît avoir eu la même idée ; car ce savant, qui devait connaître l'Ægæon de la *Nouvelle Galerie mythologique*, n'en parle point dans la troisième édition du *Manuel d'archéologie*, préparée par ses soins.

(4) *Hyperbionisch-romische*, etc., t. I, S. 240.

/e

Ægis et la Chimère. La position d'Ægæon auprès de l'être central qui vomit la flamme ne me paraît pas non plus chose fort assurée.

L'étude des monuments a ses hasards comme la guerre, ses bons et ses mauvais jours. La sagesse consiste à ne pas tenter de prendre de vive force les positions inexpugnables. C'est défier la fortune et le bon sens, et ils ne s'en vengent que trop.

La génération érudite actuelle renferme dans son sein un certain nombre d'antiquaires qui semblent faire à plaisir l'emploi le plus abusif, l'application la plus fautive des doctrines de M. Creuzer. Lui laissant l'esprit généralisateur, la science éprouvée, le souffle poétique, la gravité, l'éclat, ils lui ont pris les conjectures risquées, la roideur systématique, et surtout le syncrétisme, cet étrange système; ou plutôt ils se sont précipités après lui dans ce gouffre profond où les idées légendaires de tous les temps et de tous les pays s'entassent confusément. Pour reconnaître les traits de l'âge mythique, cette adorable enfance de l'esprit humain, ils ont braqué sur le passé une longue lunette aux verres troubles et grossissants. Armés de la serpe des néo-platoniciens, ils ont essayé de tailler à leur manière le jet vigoureux des primitives croyances, l'arbre aux mille rameaux capricieux et touffus sous lequel l'antiquité tout entière s'est abritée. Rapprochant les éléments les plus hétérogènes, les faits les plus contraires, franchissant les intervalles, comblant les limites, ils se sont composé une mythologie dont le polythéisme semble le point de départ, mais qui, dans le vrai, aboutit au monothéisme, et nous ferait croire que, même en plein XIX^e siècle, Huet et Guérin du Rocher ne sont pas morts, ces savants profonds, mais entêtés, qui reconnaissaient Orphée dans Loth, et Moïse dans Minos.

Fort heureusement qu'à côté de cette petite église qui menace ruine aujourd'hui, mais qui, dans son bon temps, a pu compter parmi ses fidèles quelques *scholars* inexpérimentés, s'élève une nouvelle doctrine où circule le véritable génie de l'antiquité. L'Allemagne est son foyer; l'Allemagne, qui nous devance toujours dans les voies de la science, mais en abandonnant à l'esprit français le soin de vanner et de mettre en lumière les produits abondants et mélangés de sa moisson intellectuelle (1). Cette école vraiment critique tend de plus

(1) C'est à M. Guigniaut que nous devons l'alliance encore si récente de l'érudition allemande avec l'érudition française. En introduisant chez nous ces riches théories, en agrandissant notre horizon de l'horizon germanique, en continuant l'accomplissement de cette œuvre pendant un quart de siècle, en dépit de l'indifférence ou même de la légèreté presque railleuse avec laquelle le public accueille

en plus à débarrasser l'étude des religions de la Grèce de l'éclectisme alexandrin et d'un sabéisme suranné; elle veut remonter par delà les pieux mensonges orphiques et les allégories savantes et calculées du stoïcisme, jusqu'à ces temps de foi naïve où tout était prodige, où le mythe, comme on l'a dit avec justesse et profondeur, n'était que *le rêve affirmé*.

Non, la mythologie n'est pas plus une pure invention des prêtres ou des poètes qu'une histoire déguisée. Le mythe, c'est le chant populaire, le miroir où se réfléchit toute une race, quelquefois une manière hellénique de montrer des scènes agrestes. Combien de légendes ne sont, pour ainsi dire, qu'un paysage animé, d'antiques *harmonies de la nature*, où le ciel, les rochers, les arbres et la mer prennent un corps, une voix, et les passions de l'humanité! Le mythe, c'est un léger tissu enrichi des broderies des poètes, et qui s'est rompu plus d'une fois sous le poids des systèmes archi-hiératiques, philosophiques et bibliques, dont on a voulu le surcharger.

Que dire de l'exégèse historique ou réaliste? Cette école n'existe plus, laissons en paix ses cendres. Toutefois, en dépit de son esprit mesquin aussi bien qu'exclusif, de la lourdeur et du ridicule de ses explications, et surtout de son étonnante chronologie des temps fabuleux, je la préfère encore à certains mythologues qui se contentent de piétiner fièrement dans la tranchée ouverte par M. Lobeck.

Entre ceux que je pourrais citer, je choisirai M. de Limb/rg-¹²⁴ Brojer, docteur en médecine, philosophie, ès lettres, professeur à l'Université de Groningue, et chevalier de l'ordre du Lion néerlandais. Tout récemment, dans un journal sérieux, on parlait du savant Hollandais comme d'un maître en ces matières (1). M. de Limb/rg ¹²⁴ Brojer a reconnu que la mythologie renfermait des obscurités (2). Tout fier de cette découverte, il traite avec dédain ces pauvres exégètes qui, depuis deux mille ans, n'ont pu s'entendre sur la signification des fables grecques. On pourrait demander à M. le docteur en médecine si, depuis Hippocrate, ses confrères se sont mis d'accord? Tant de contradictions donnent à l'Esculape de Groningue un si profond dégoût de la symbolique, et sa répulsion pour l'*allégoromanie* (sic)

chez nous la plupart des ouvrages sérieux qui dépassent un certain niveau, M. Guigniaut a fait tout ce qu'il fallait pour devenir un exemple manifeste de ce que peuvent enfanter les lumières de la science, unies à la persévérance et à un esprit élevé.

(1) *L'Athenæum français*, n° du 9 avril 1853.

(2) *Mémoire sur l'explication allégorique de la mythologie grecque*. Groningue, 1847.

est si vive, que si, par bonheur, son *Manuel de Mythologie* n'existait pas, il nous renverrait au dictionnaire de Chompré. Une fois, cependant, M. le chevalier du *Lion* retire sa griffe. O miracle! c'est devant un bel esprit qu'il s'incline. L'opinion de Fontenelle, dans le *Mémoire sur l'origine des Fables*, lui paraît la seule raisonnable.

Puisque M. le docteur en médecine est aussi docteur ès lettres, je prendrai la liberté de lui citer ce passage d'un littérateur français chez lequel la raison la plus ingénieuse s'allie à un goût exquis :

« Il (Fontenelle) ne devine pas qu'il a pu y avoir autrefois, à un certain âge du monde, sous un certain climat, et dans des conditions de nature et de société qui ne se retrouveront plus, une race heureuse qui s'est épanouie dans sa fleur, et que nous pouvons, nous autres modernes, surpasser en tout, excepté en ce premier développement délicat, en ce premier charme divin. *Fontenelle n'entend rien à la Grèce*. Il y a en toute chose un souffle printanier et sacré qu'il ne sent pas (1). »

Je finis par ces observations, d'une nature plus générale que notre sujet ne semblait le comporter. C'est au lecteur sérieux à juger s'il n'est pas utile de sortir quelquefois du cercle de la simple curiosité érudite.

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III, p. 256; ou 257, 2^e édit.

ERNEST VINET.

Nous saisissons l'occasion que nous offre ce tirage à part pour demander grâce en faveur de quelques fautes d'impression qui se sont glissées dans le texte de notre *Mémoire*, tel que l'a publié la *Revue archéologique*, car le temps nous a manqué pour revoir nos épreuves avec tout le soin nécessaire. Faire vite et faire bien sera toujours un problème dont la solution n'appartient qu'au très-petit nombre.